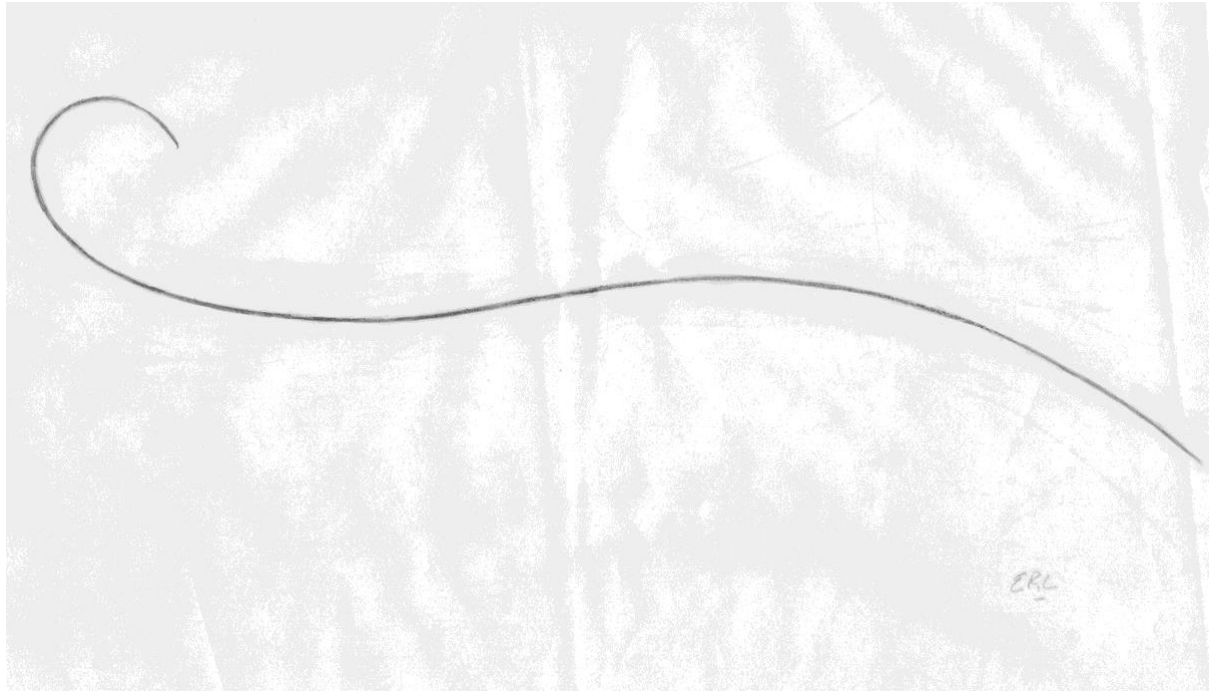


# LA BARAQUE DE LA FEMME-SERPENT

Emmanuel Raquin-Lorenzi

*Installation*



Souvenir d'une baraque légère où était présentée à l'automne 1976, dans la foire de Negreni, une serpente. Sur une estrade de bois est exposée l'image d'un serpent à tête de femme aux longs cheveux. On y monte par un simple escabeau à quatre degrés. Derrière un rideau, un couloir de toile débouche sur une vague pièce au fond de laquelle un sarcophage, boîte à métamorphoses, attend la serpente, qui passe et disparaît. Cette baraque peut être dressée dans un passage ou un lieu intermédiaire, exposée à des lumières ou à des bruits divers.

*« Ecoutez-moi, les enfants. Vous rappelez-vous ce conte que me contait ma grand'mère ? Un soir, vous le savez, le monde se mit à bouger doucement ; les routes et les rivières frémirent ; les collines ondoyèrent comme ondoient les prés sous le vent, tout, comme les collines, ondoya, puis joignit l'horizon: les nuages et les étoiles, les regards et les ombres, la brume et le vent, tout ce qui bouge et tout ce qui ne bouge pas. Quand tout eut rejoint l'horizon, l'horizon frémit ... et c'était le serpent, qui s'enroulait sur lui-même, s'enroulait si serré, qu'il ne fut bientôt plus qu'un imperceptible point et qu'il n'y eut plus rien... Il n'y avait plus rien, ni le jour, ni la nuit, ni la souffrance, ni la joie ; rien. Les prés et les champs ne se creusaient plus sous le vent, l'eau des rivières n'étanchait plus la soif du renard, il n'y avait plus de couleuvres dans l'herbe du soir, il n'y avait plus d'amour, il n'y avait plus de haine. Il n'y avait rien ... rien qu'un minuscule rien oublié dans le rien... la trace du trou qu'avait fait, dans la terre mille fois depuis labourée, une latte de la palissade au champ de l'alouette... la trace oubliée se mit à se tortiller comme un ver de terre. A chaque mouvement du ver, qui se fit ondoyante couleuvre et ne cessait de grandir, naissait une rivière étincelante, les routes, les étoiles, tandis que la couleuvre, se déployant, devenait l'horizon qui serpente au milieu de la nuit et du jour. Vint l'ombre au bord du bois, vint le bois au bord de l'ombre, vint la mort et vint la vie. Alors naquirent mille regards ; alors s'épanouirent la joie et la souffrance et le monde à nouveau chanta. »*

### Dispositif de l'installation originale

Toile, bois, miroirs.

Un plancher de bois surélevé en estrade (hauteur 0,60 mètre, largeur 4 et 6 mètres, profondeur 10 mètres), un escabeau à quatre degrés, une toile peinte (2x4 m.), un caisson en bois compartimenté, ouvert sur le dessus (2 x 0,70 x 0,80 m.), dispositif de miroirs ou image sur écran vidéo, toile tendue sur bâti de bois. Le caisson est placé contre la toile du fond de la pièce à gauche. La sortie a lieu par le fond à droite



### Présentation numérique

Réinterprétation de l'installation originale. On arrive sur un paysage à l'horizon nu, qui, tandis qu'on perçoit murmures, rires et chuchotements, peu à peu bouge, ondoie, se fait serpente et s'assemble en un imperceptible point blanc sur fond noir, comme la trace d'une constellation lointaine dans la nuit. Ce point, à l'appel du train, se redéploie, se faisant l'image de la jeune fille allongée au bord du lac qui se fond en une suite de métamorphoses d'images mêlées, de sons lointains, ruissellements, choses glissantes qui viennent et disparaissent. Puis au cri de la serpente, tout s'efface dans le grand paysage initial, laissant incertain de ce qu'on a vu et entendu.

